

romain. La première génération de traducteurs de textes littéraires était composée d'étrangers. Leur statut était complexe. Aucun d'entre eux n'avait une position de citoyen romain de naissance, mais ils occupaient une place ambiguë entre les différentes cultures de l'Italie centrale et méridionale (grecque, osque et romaine). Ils étaient des *semigraeci*, selon l'appellation que leur donne Suétone (*Gram.*, 1.2). Le poète Ennius, né à Rudies, disait avoir trois cœurs (Aulu-Gelle, XVII, 17, 1) et était très fier d'être devenu Romain (*Ann.*, 525 Skutsch). Le premier auteur latin né citoyen romain qui écrivit de la poésie en latin fut Accius, qui avait 30 ans en 140, un siècle après la première production de Livius Andronius. Pourquoi les Romains ont-ils en quelque sorte délégué à des étrangers la tâche d'écrire leur propre littérature ? Sans doute parce que ces « demi-grecs » possédaient une solide connaissance de la littérature grecque. Les *semigraeci* ne furent toutefois pas les seuls à entreprendre la rédaction de textes d'une certaine ampleur. Des Romains de naissance, des sénateurs, comme Fabius Pictor ou Cincius Alimentus, ont écrit des histoires de la ville, mais en grec. Le grec resta la langue de l'historiographie jusqu'à ce que Caton publie ses *Origines* en latin, dans les années 160. Nous avons donc un chiasme assez curieux : les « Grecs » composent des drames et de la poésie épique en latin et les Romains écrivent des textes ethnographiques et historiques en grec. Fabius Pictor et les autres annalistes ont fait, d'une certaine manière, comme Xanthus de Lydie, Bérusse de Babylone et Manéthon d'Égypte : utiliser le grec pour proposer un récit concernant leur propre pays aux Grecs, c'est-à-dire au monde civilisé, mais aussi au public de l'Italie, dans la mesure où le grec était la *lingua franca* de la péninsule. Le chapitre 7 évalue quelle fut la portée de la nouvelle littérature dans le contexte de l'expansion du monde romain durant le II<sup>e</sup> s. La création d'une littérature en latin doit se comprendre dans le cadre des relations entre Italiens et Romains, lesquels cherchent à « barbariser » les autres peuples d'Italie en vue d'instaurer leur supériorité culturelle. Denys d'Halicarnasse insiste sur le fait que Rome est la seule ville grecque parmi les peuples non helléniques d'Italie. Dans le couple traditionnel Grecs/barbares, Rome est amenée à prendre la place des Grecs. Le chapitre 8 propose une comparaison de l'expérience romaine avec d'autres cas dans le monde ancien (les Étrusques et les Carthaginois) et moderne (littérature russe) pour clarifier ce qui est spécifique ou pas à Rome. La conclusion évalue l'implication de la réalisation romaine dans le cadre très large du monde méditerranéen. Les deux thèses soutenues dans cet ouvrage, à savoir le caractère unique du projet de traduction de Rome et la politique délibérée de l'élite romaine en vue de placer Rome sur la scène internationale après 240, ne sont pas vraiment neuves. Elles se situent dans une ligne interprétative de la littérature latine qui remonte à Friedrich Leo, qui fut un des premiers savants à attirer l'attention sur l'importance de la traduction pour comprendre la nature de l'entreprise littéraire de Rome.

Bruno ROCHETTE

Peter BARRIOS-LECH, *Linguistic Interaction in Roman Comedy*. Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. XXIII-381 p., 10 fig. n/b, 32 tables. Prix : 75 £ (relié). ISBN 9781107129825.

Le texte des comédies offre un matériau propice pour l'étude des interactions linguistiques entre les personnages : ils jurent, s'exclament, saluent, insultent, sollicitent, demandent... bref ils interagissent en permanence. Le monde de la comédie romaine est en outre hétérogène, contrairement à celui qui se fait jour dans d'autres textes, comme les écrits philosophiques de Cicéron, où l'on ne rencontre que des figures issues de la classe supérieure. On sait depuis longtemps que Térence utilise différents types de langue selon les personnages (différence d'après le sexe, l'âge, le statut social et les personnalités individuelles). Pour Plaute, en revanche, les faits sont moins bien établis. Contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre, la présente recherche ne concerne pas tous les types d'interactions linguistiques : l'auteur a pris le parti de n'étudier que les faits pour lesquels il croit pouvoir apporter du neuf en laissant de côté ceux qui ont déjà donné lieu à des travaux satisfaisants. Sont ainsi étudiés les ordres et les demandes, les particules qui ponctuent les échanges (renforcement et atténuation) ainsi que les formules et les dispositifs de la conversation (en vue de capter l'attention, d'interrompre, de saluer et de clore une prise de parole). L'ouvrage, clairement structuré et écrit sans jargon inutile, est divisé en cinq parties, d'importance un peu inégale, dotées de résumés réguliers et de synthèses finales très claires. On note aussi la présence de nombreux tableaux, comme celui de la page 111, qui résume les résultats de la première partie sur les façons de formuler un ordre et une demande avec de brèves indications sur le contexte où ces formules apparaissent, leur degré de politesse et le type de locuteurs qui les utilisent. La première partie (chap. 2-8), de loin la plus importante, concerne les ordres et les demandes : pourquoi un locuteur latin choisit-il telle formule de demande plutôt que telle autre ? Après une définition de ce qu'il faut entendre par « politesse » d'après des linguistes comme P. Brown et P. Levinson et les auteurs latins, l'analyse des données couvre tout le spectre, de l'ordre le plus formel à la formule polie (*fac, facito, facias, faciamus, ne facias, ne fac, noli facere, quin facis, aequom est te facere, potin ut facias? uolo ut facias*). L'étude est fondée sur un corpus exhaustif de 6.981 exemples tirés de Plaute, de Térence ainsi que des fragments du théâtre romain et recensés sur base d'une lecture personnelle des textes, non par la consultation de bases de données. Les conclusions, très nuancées, vont bien au-delà des résultats acquis par deux travaux antérieurs (R. Risselada [1993] et L. Unceta Gómez [2009]), qui prennent en considération d'autres textes que les comédies, en particulier Cicéron et Pline le Jeune, jusqu'à la latinité tardive dans le cas de L. Unceta Gómez. Les acquis sont trop nombreux pour être présentés ici. En voici seulement quelques-uns. La construction *noli* + infinitif, utilisée banalement par les auteurs classiques pour exprimer un ordre négatif, est une forme polie chez Plaute. Le subjonctif présent d'ordre à la deuxième personne ne semble pas avoir un sens différent de l'impératif. La fréquence de l'adjectif verbal d'obligation du type *faciendum est* pourrait s'expliquer par le fait que les formes impersonnelles permettent de donner un ordre en restant vague sur l'identité de la personne qui doit exécuter l'action (à condition que le pronom personnel d'agent soit omis). Les « esclaves intelligents » de Plaute sont plus polis que d'autres esclaves masculins : ils atténuent régulièrement leurs impératifs. La deuxième section (chap. 9-11) étudie les formules pour dire « s'il vous plaît » (*amabo, quaeso, sodes, obsecro*) et certaines particules parenthétiques comme *Fac amabo*, pour adoucir un ordre, *Quin fac!*, pour le renforcer (ainsi que *dum, i, modo, quin, sis, uero*), et *Pluet cras, ut*

*opinor*, pour adoucir une assertion (ainsi que *ut opinor, mea quidem sententia...*). La troisième partie (chap. 12-13) s'intéresse aux éléments qui structurent, redirigent ou interrompent la conversation : comment saluer et attirer l'attention, comment ouvrir une conversation et comment la clore : *heus, eho, audin, quid ais?, salue, saluus sis, salueto, iubeo te saluere, di te ament, numquid uis, uale*. Tandis que la quatrième partie (chap. 14-15) analyse la langue de l'amitié, dans une relation d'égal à égal, et celle de la domination à travers les interactions entre maîtres et esclaves, la cinquième (chap. 16-17) montre comment Plaute et Térence créent certains effets en mettant en scène des personnages déguisés qui adoptent la langue propre au protagoniste en qui ils sont déguisés : Philocrates et Tyndarus dans les *Captiui* de Plaute, Chaerea dans l'*Eunuchus* de Térence, Demea dans les *Adelphes*. Il s'agit de jeunes citoyens déguisés en esclaves, sauf Demea qui, de *senex iratus*, se transforme en *lepidus senex*. L'ouvrage est doté de cinq appendices. Le premier présente des statistiques concernant le nombre de lignes par type de personnage masculin et féminin. Le second explique quel type de matériel est inclus ou exclu du corpus. Le troisième donne une liste des expressions de politesse dans la comédie romaine. Le quatrième et le cinquième ne sont pas dans le livre (ils sont disponibles sur le site personnel de l'auteur, dont l'adresse est donnée, de façon assez discrète, p. 287, n. 94). On trouve un ensemble de passages dans lesquels Donat discute le caractère poli d'une phrase ou d'un mot dans son commentaire à Térence ainsi qu'une longue liste de références permettant d'étayer des assertions particulières faites dans le livre. L'ouvrage, que l'on peut situer dans la voie tracée par J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, 2013, est doté d'une bibliographie finale et de plusieurs index. Il s'agit incontestablement d'une étude qui fait progresser la connaissance des stratégies langagières de Plaute et de Térence.

Bruno ROCHETTE

Jean-Pierre DE GIORGIO, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol., 305 p. (LATOMUS, 347). Prix : 51 €. ISBN 978-90-429-3238-8.

Cette monographie est l'incarnation d'une frustration, celle que ressentent tous ceux qui ont un jour tenté de se faire une idée un peu claire de ce qu'a été la vie personnelle de Cicéron. De l'homme, les faits sont connus ; il en va plus inconfortablement des répercussions de ceux-ci sur celui-là. Pour les appréhender entre les lignes de son histoire, sa correspondance joue un rôle qu'on lui connaît au moins depuis les désespoirs de Pétrarque découvrant en 1345 que le Cicéron qui s'adresse à Atticus n'est pas aussi présentable que celui qui se montre dans l'ordinaire de son œuvre. Cette discordance, qui s'observe jusque dans l'usage linguistique, incitait à l'interprétation. Depuis *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, le livre cruellement mal intentionné d'un Jérôme Carcopino publiant en 1947 un texte endurci de déception politique, la critique tente de faire façon du corpus des *Lettres*. L'hétérogénéité de celui-ci ne facilite pas la tâche ; varié de tons, de contenus, d'époques et de destinataires, il épouse en compliqués méandres la sinuosité de relations dont nous saisissons à peu près les enjeux matériels et sociologiques mais dont nous mesurons mal les dimensions cognitives, émotionnelles ou, si l'on préfère, psychiques. Sur cette